

LA VIE DE NOTRE GROUPE

BILAN D'UNE ANNEE

Avec le numéro qui paraît aujourd'hui, s'achève la première année de « Socialisme ou Barbarie » et aussi la première année d'existence publique de notre groupe. Un bilan sommaire de notre activité pendant cette période nous semble, à cette occasion, utile pour nous-mêmes et pour les camarades qui suivent avec sympathie notre effort.

Il est nécessaire de rappeler en quelques mots la perspective historique sur laquelle nous avons fondé notre travail. Nous pensons que la troisième guerre mondiale, vers laquelle les deux blocs d'exploiteurs en lutte s'achèment inexorablement, marquera le point culminant de l'évolution de la société moderne; par la crise objective des systèmes sociaux, par l'achèvement de l'expérience que les masses font actuellement de toutes les formes d'exploitation, y compris la forme d'exploitation bureaucratique, par le fait que cette expérience arrivera à son plus haut point au moment où les masses seront en possession des armes, cette guerre ouvrira des possibilités révolutionnaires inconnues auparavant. La base de ces possibilités sera précisément la maturation accélérée de la conscience du prolétariat et sa capacité de jouer un rôle historique autonome, résultant toutes les deux de l'évolution objective de la société. Mais la victoire des forces du socialisme sur celles de la barbarie dépendra d'une manière décisive de l'existence et du rôle positif d'une direction révolutionnaire mondiale qui, de toute évidence, n'existe pas actuellement. Si le développement des capacités et de la conscience du prolétariat est essentiellement le résultat du développement de la société elle-même, sur lequel l'action d'individus ou de groupes ne peut pas, en général, avoir d'influence prépondérante, en revanche la construction d'une direction révolutionnaire est la tâche propre des militants conscients. Le temps qui nous sépare de l'explosion de la guerre est le délai qui nous est historiquement imparti pour la construction de cette direction.

La réalisation de cette tâche est naturellement déterminée par les conditions historiques concrètes dans lesquelles nous sommes situés et plus particulièrement par la situation actuelle du mouvement révolutionnaire organisé. Résumons ces deux aspects du problème, en commençant par le second, qui est empiriquement le plus proche.

On ne peut partir que de la constatation évidente que le mouvement révolutionnaire organisé se trouve aujourd'hui — et, en fait, depuis de nombreuses années — plongé dans un état d'émiettement, équivalant à sa disparition totale. Mais on ne peut pas non plus se cacher que cet état

n'est pas dû à un simple « récul », un rapport de forces matérielles défavorable, mais traduit une crise idéologique et politique profonde. La racine de cette crise peut être définie ainsi : dans l'esprit des militants d'avant-garde, la validité de l'analyse marxiste traditionnelle de la société, celle du programme et de la perspective socialiste, la notion même de la direction révolutionnaire, ont été profondément mises en doute. Il est superflu de revenir sur les raisons de ce doute, qui est non seulement justifié, mais positif, en tant qu'il démontre une conscience, ne serait-ce que partielle, de la réalité et des problèmes nouveaux. Les bouleversements du monde moderne se succèdent à un rythme toujours plus rapide; la structure de la société d'exploitation se modifie profondément; le programme, considéré auparavant comme le programme de la révolution, est utilisé par la bureaucratie pour l'instauration d'un régime d'exploitation totalitaire; un siècle de luttes organisées du prolétariat semble se solder par des résultats purement négatifs; et, à cette situation, les organisations, groupes et sectes de gauche se révélèrent, pendant un quart de siècle, incapables de répondre autrement que par une simple répétition des idées héritées, accompagnées de critiques de la tactique de la bureaucratie stalinienne. Elles maintenaient ainsi une « fidélité » abstraite aux principes du marxisme, mais rendaient en même temps ce marxisme absolument vain, ne pouvant servir ni à la compréhension de la réalité, ni à l'orientation d'une action positive et féconde. La structure de la société d'exploitation est restée pour eux là où l'avait laissée Lénine; si certains ont parlé de « capitalisme d'Etat » ou de « bureaucratie », il s'agissait neuf fois sur dix d'un simple changement de vocables, sans contenu nouveau. Le programme de la révolution socialiste, c'était toujours le programme de 1917; l'énorme expérience fournie par la dégénérescence de la révolution russe et par trente années de développement historique n'y a apporté pour eux aucun changement essentiel. Enfin, on chercherait en vain parmi ces courants une conception concrète et correcte concernant la construction d'une nouvelle direction révolutionnaire. Non seulement, les bases idéologiques et programmatiques de cette construction leur faisaient et leur font toujours défaut, mais le problème crucial pour la formation d'une direction prolétarienne, le problème de son insertion dans la lutte de classes effective, n'a même pas pu être correctement posé. Pour les uns, la question ne se posait même pas, puisqu'ils affirmaient que la lutte de classes « disparaît » pendant les périodes de « recul » ou, ce qui aboutit au même résultat, que le contenu de cette lutte s'identifie complètement avec la forme inadéquate ou positivement réactionnaire qu'elle peut revêtir; la seule « tâche » qu'ils s'assignaient ainsi était le maintien de leur pureté idéologique. Ce fut le courant bordiquiste et les sectes qui en sont issues qui représentèrent, avec le plus de conséquence, cette position de stérilité pure élevée à la hauteur d'un principe. Pour les autres, c'est-à-dire les trotskistes et les tendances similaires, ce fut au contraire l'impatience de se mêler à tout prix au mouvement de masse sur la base d'une simple copie de la tactique léniniste, — sans comprendre que les nouvelles conditions de la lutte de classe exigeaient l'élaboration de nouvelles méthodes d'intervention dans cette lutte —, qui les a conduits à un délayage opportuniste de plus en plus éhonté de cette même tactique léniniste et à leur isolement complet par rapport à la classe ouvrière.

Nous ne sommes pas des moralistes, et notre propos n'est pas d'établir les bons et les mauvais points que les courants, groupes ou personnes qui ont existé depuis 1923 ont mérité. Ce qui a été fait a été fait et il est plus que probable qu'il ne pouvait pas en être autrement. Mais, au problème politique qui est posé, et qui se résume dans la question : a-t-il existé

pendant cette période, existe-t-il aujourd'hui une organisation d'avant-garde qui ait répondu aux tâches posées par la période historique? on ne peut répondre que négativement. Aucune des organisations de cette période n'a maintenu la théorie révolutionnaire au niveau où l'avaient porté les grands militants de l'époque classique; aucune n'a ajouté quoi que ce soit d'essentiel au programme de la révolution; aucune n'a pu intervenir réellement dans la lutte des classes. Aucune ne peut donc prétendre aujourd'hui être la base de départ, sous quelque aspect que ce soit, pour la reconstruction du mouvement.

Tout ceci ne signifie pas que le rôle de ces organisations ait été uniquement négatif; elles ont permis de conserver (avec les plus et les moins que l'on peut apporter à cette appréciation lorsqu'il s'agit de tel ou de tel autre groupe) pendant cette période — et vraisemblablement sous la seule forme sous laquelle cela pouvait alors être fait — la continuité du mouvement, l'héritage idéologique du marxisme-léninisme, les traditions révolutionnaires; elles ont assuré la formation de militants, bien que cette formation très limitée, quantitativement et qualitativement, ne pouvait que refléter très exactement la limitation idéologique de ces courants et leur inefficacité réelle. Mais la situation radicalement différente qui existe aujourd'hui, la possibilité d'une construction réelle de la direction révolutionnaire, enlève les dernières justifications à l'existence de ces courants, groupes et sectes, et pose comme tâche leur liquidation politique. Cette liquidation qui s'impose à la fois par la confusion et l'insuffisance de leurs positions idéologiques et programmatiques, et par le caractère en grande partie négatif de la formation qu'elles donnent à leurs militants, doit se faire à travers un processus de regroupement, qui signifiera à la fois l'élimination des scories — idéologiques et humaines — et la fusion des idées et des éléments valables au sein d'une nouvelle organisation d'avant-garde. C'est parce qu'une telle organisation est possible aujourd'hui que les survivances du passé peuvent et doivent disparaître; et par leur disparition, ce qu'elles peuvent avoir formé de valable pourra être libéré pour participer à un travail positif.

En affirmant que la construction d'une direction révolutionnaire est actuellement non seulement indispensable, mais encore possible, nous faisons plus qu'émettre un vœu ou exprimé une volonté: nous basons cette possibilité sur l'analyse des données objectives. Nous avons essayé ailleurs de montrer que les conditions permettant un développement de l'idéologie révolutionnaire ont été posées par la cristallisation des phénomènes sociaux nouveaux qu'a amenée la fin de la deuxième guerre mondiale; plus précisément, l'expansion du capitalisme bureaucratique, la démonstration objective de sa consistance en tant que système d'exploitation succédant au capitalisme monopolisateur, mais en même temps l'éclatement de ses contradictions internes permettent de lever la confusion presque inévitable qui avait pu régner autour des notions de l'étatisation et de la bureaucratie. Les mêmes raisons permettent en fin de compte l'élaboration beaucoup plus concrète que par le passé du programme révolutionnaire, puisque davantage que ne saurait le faire la simple critique théorique, l'expérience elle-même s'est chargée de montrer l'ambiguïté formidable qui dominait le programme bolchévique traditionnel et d'indiquer la voie dans laquelle cette ambiguïté pouvait être supprimée, la voie de l'affirmation du rôle autonome et du pouvoir propre du prolétariat dans la révolution.

Mais non seulement sont données les possibilités d'une élaboration idéologique et programmatique, mais aussi les éléments humains pour une organisation révolutionnaire. Et ceci sous deux formes. D'abord, une série de

militants des groupes traditionnels de gauche, prennent de plus en plus conscience de l'impasse historique devant laquelle sont placés ces groupes et de la stérilité à laquelle ils sont condamnés. Ensuite, il existe indéniablement au sein de la classe elle-même une avant-garde anonyme qui, pour être diffusée ou dispersée, n'en est pas moins arrivée à une compréhension fondamentalement juste des conditions et des problèmes qu'affronte actuellement la lutte contre l'exploitation.

Mais cette lutte ne s'arrête à aucun moment et, au fur et à mesure que la bureaucratie s'incarne dans la réalité, l'opposition entre ses intérêts et ceux des ouvriers tend à apparaître clairement. Il est donc inévitable que certains secteurs de la classe ouvrière et certaines de ces luttes tendent à se dégager de l'emprise bureaucratique, offrant ainsi un terrain objectif pour l'intervention de la direction révolutionnaire en voie de construction dans le mouvement de la classe.

C'est en fonction de ces idées que nous nous sommes fixé comme tâches principales.

a) La définition des bases idéologiques et programmatiques d'une organisation révolutionnaire;

b) La liquidation, politique et organisationnelle, de l'héritage du passé;

c) L'assimilation de l'avant-garde ouvrière diffuse en vue de l'intervention politique et matérielle dans les luttes ouvrières.

S'être posé ces tâches n'est pas une caractéristique particulière; ce sont là des tâches permanentes, qui ne pourront être achevées que par la victoire de la révolution et qui ont été constamment posées par le mouvement révolutionnaire digne de ce nom. Ce qui donne un caractère particulier à notre travail — outre le contenu concret découlant de l'époque particulière dans laquelle nous vivons — c'est l'obligation de commencer par le commencement, résultat d'une crise du mouvement révolutionnaire qui n'avait jamais auparavant atteint une telle profondeur.

De ce fait, bien que les tâches mentionnées soient intimement liées les unes aux autres, nous ne pouvons les aborder que dans un certain ordre, ordre qui s'est trouvé refléter par la force même des choses une priorité logique. Sur le plan des idées, notre effort a porté surtout sur l'élaboration théorique, car les problèmes programmatiques proprement dits ne pouvaient être correctement abordés qu'après une analyse de la société contemporaine. De même, notre travail politique et organisationnel s'est dirigé tout d'abord vers les camarades déjà formés et qui nous étaient les plus proches, ceux des groupes de gauche existants, le travail en direction de l'avant-garde des usines ne pouvant venir qu'ensuite, lorsqu'à la fois les forces de notre groupe se seront développées et nos positions programmatiques précisées.

La première année de « Socialisme ou Barbarie ».

« Socialisme ou Barbarie » n'est pas et n'a jamais été, dans notre conception, ni une simple revue de discussion, ni un « organe théorique » d'un groupe politique. Son objectif était et reste plus vaste: être l'instrument de la nouvelle élaboration idéologique et programmatique indispensable à la reconstruction du mouvement révolutionnaire. L'analyse de la société moderne, la perspective révolutionnaire, le programme prolétarien sont les axes qui ont déterminé l'orientation de la revue et continueront à la déterminer dans l'avenir.

Evidemment, dans les limites de toutes sortes que pose l'espace d'une

année, ce ne sont que les débuts de ce travail qui pouvaient être réalisés ; mais il faut aussi se rendre compte que d'autres facteurs, plus importants encore, compliquaient notre tâche.

D'abord, nous ne pouvions traiter les problèmes qu'en fonction d'une conception d'ensemble. Si les grandes lignes de cette conception étaient pour nous claires avant même la parution de la revue, son élaboration précise était — et reste encore amplement — à faire. Dans un sens, on peut dire que cette conception se crée au fur et à mesure que nous abordons des nouveaux problèmes. Il nous est par conséquent impossible d'éviter que les textes soient trop longs et qu'ils contiennent des développements généraux qui débordent leur objet concret. Ensuite, nous ne pouvions pas ignorer l'existence de courants ou de conceptions qui ont effectivement ou prétendument représenté pendant toute une période le mouvement d'avant-garde et qui continuent à dresser un écran entre l'avant-garde ouvrière et les problèmes tels qu'ils se posent réellement. Nous avons dû, par conséquent, démolir en même temps que construire, et consacrer à la polémique contre ces courants et ces conceptions, une place importante.

C'est dans ce cadre qu'il faut placer le premier volume de « Socialisme ou Barbarie » pour le juger. Bien que son contenu ne représente pas un plan détaillé tracé d'avance, les textes qui s'y trouvent correspondent aux préoccupations les plus urgentes de notre époque et contiennent les éléments des réponses que nous voulons y apporter. Ainsi, dans l'article « Socialisme ou barbarie », publié dans le premier numéro, nous avons tâché de montrer que le capitalisme mondial, sous la poussée de la loi de la concentration, est en train de dépasser le stade des monopoles et d'entrer dans une phase d'étatisation totale de l'économie ; que cette étatisation soit se manifeste dans la fusion de la bureaucratie économique et étatique avec l'obligarchie financière, soit s'accomplit par l'éviction violente de cette dernière par la bureaucratie ouvrière ; qu'à cette concentration des forces productives sur le plan national correspond une lutte internationale entre les groupements d'exploiteurs qui dépassent l'impérialisme financier et entrent en conflit, non plus pour le repartage des colonies, mais pour la domination totale du monde ; et que l'achèvement de ce processus, par la victoire complète d'un groupement d'exploiteurs ou la bureaucratization intégrale de l'économie et de la société, signifierait l'épuisement des forces d'expansion du capitalisme, sa fin historique et l'entrée de l'humanité dans une phase de stagnation et de régression, correspondant à la barbarie. La seule force pouvant s'opposer à ce cours reste la classe prolétarienne, dont le potentiel révolutionnaire, matériel et conscienciel, connaît lui aussi un développement aussi longtemps que la société capitaliste n'est pas arrivée à la fin de son histoire ; nous avons montré que le trait constant de l'histoire de la classe ouvrière est non seulement sa lutte contre l'exploitation, mais le contenu et l'orientation révolutionnaire qu'elle donne à cette lutte ; qu'ainsi les diverses étapes qu'a parcourues le mouvement prolétarien correspondent aux degrés de formation d'une expérience objective et d'une conscience politique au sein de la classe et que la phase actuelle de bureaucratization du mouvement est le moment ultime de ce processus parce qu'elle pose objectivement les conditions nécessaires pour la dernière clarification du problème de la révolution aux yeux du prolétariat à savoir que le contenu de la révolution ne peut être autre que la réalisation du pouvoir propre de la classe ouvrière, par sa gestion intégrale de l'économie, de l'état, de la société. Dans l'article « La consolidation temporaire du capitalisme mondial », nous avons essayé de montrer en quoi consiste la décadence du capitalisme, comment la concentration de l'économie en est le moteur, et en quoi cette décadence du capitalisme n'arrête pas le dévelop-

pement des prémisses objectives et subjectives de la révolution. Nous avons également montré que la consolidation temporaire du capitalisme depuis 1948 ne signifie nullement une nouvelle stabilisation historique de ce système, mais prépare sa nouvelle crise qui conduira inévitablement à la troisième guerre mondiale. Le problème de la bureaucratie étant le problème crucial pour la compréhension de la société actuelle, nous y avons consacré plusieurs textes. « Les rapports de production en Russie » tendaient à dissiper la confusion largement répandue sur le caractère soi-disant « socialiste » de l'étatisation et de la planification stalinienne ; nous avons essayé de montrer, sur le plan théorique et sous certains aspects concrets, en quoi l'exploitation bureaucratique du prolétariat russe est le dernier aboutissement des rapports de production capitalistes, exprimant l'asservissement complet de l'ouvrier au cours de la production et son expropriation radicale du produit de son travail ; nous y avons démontré que la théorie de la « rareté du travail qualifié » était une théorie fautive et réactionnaire, servant de justification à l'exploitation bureaucratique. Nous avons poursuivi une tâche analogue dans l'article : « L'exploitation de la paysannerie dans le capitalisme bureaucratique » et en publiant « les kolkhoz après la guerre ». L'article « La bureaucratie yougoslave » vise à dissiper la nouvelle mystification bureaucratique que d'aucuns tendent à répandre dans le prolétariat, en montrant que les tendances vers l'autonomie nationale de la bureaucratie sont le produit même de sa nature de classe exploiteuse et que, par ailleurs, elles n'ont aucune chance historique. La série d'articles sur « La guerre et notre époque », dont les deux premiers ont été publiés dans ce volume, vise à montrer l'interdépendance entre l'évolution des guerres modernes et le développement économique, politique et social, la nécessité d'une stratégie et d'une tactique révolutionnaires propres au prolétariat et le développement des conditions objectives permettant la solution du problème fondamental qui se pose au prolétariat sur le plan matériel, c'est-à-dire l'appropriation consciente et collective des moyens de la violence.

Le document « L'ouvrier américain » décrit certains aspects des plus profonds et des plus élémentaires de la formation du prolétariat moderne, de son appropriation des techniques productives et de ses capacités gestionnaires, de sa réaction contre l'anarchie capitaliste et bureaucratique de la production, de sa lutte contre l'exploitation, en un mot de la formation des éléments d'un nouveau type d'humanité au sein même de l'aliénation capitaliste. L'article sur « Babeuf et les débuts du communisme ouvrier » et l'analyse du livre de Duveau (« La classe ouvrière sous le Second Empire ») visaient à montrer l'unité profonde qui existe dans le développement du prolétariat et de son mouvement politique, même lorsqu'on en considère les phases les plus reculées.

Nous avons essayé d'aborder certains aspects du problème de la bureaucratization des organisations de la classe dans l'article sur le « Cartel des syndicats autonomes ». La fusion entre la bureaucratie syndicale et l'appareil étatique, mais surtout l'appareil de gestion de la production, dont cette bureaucratie devient partie intégrante en tant que gestionnaire de la force de travail, marque la fin historique du syndicalisme en tant que mouvement prolétarien. Les problèmes revendicatifs auxquels ce mouvement répondait se posent désormais dans des termes nouveaux et la faillite des formes d'organisation syndicale indique que seuls des organismes autonomes du prolétariat peuvent désormais répondre à ces tâches. La résolution sur « Le parti révolutionnaire » essayait de montrer à la fois pourquoi les bases traditionnelles de la conception du parti (introduction de la conscience socialiste dans le prolétariat « du dehors » par le parti) étaient erronées, et

pourquoi la crise de cette conception léniniste du parti ne signifie nullement une négation de l'idée du parti elle-même. La nécessité de prendre publiquement position sur ces problèmes pratiques et urgents nous a décidé à publier ces deux textes, bien que nous soyons parfaitement conscients du besoin d'une élaboration beaucoup plus poussée de ces problèmes.

Enfin, l'article « 1948 » et les notes sur la situation internationale ont essayé d'offrir une analyse de la situation mondiale au fur et à mesure de son évolution, chose indispensable si l'on veut montrer la capacité d'une théorie à rendre compte de la réalité concrète et à guider à travers les changements continus de celle-ci.

Quelles sont les carences de ce premier volume ? Et quelles sont les tâches principales que nous nous proposons pour l'année qui s'ouvre ?

Sur le plan technique d'abord, il y a l'irrégularité de la parution de la Revue. Nous nous expliquons là-dessus par ailleurs. Il y a surtout le fait que la revue reste « difficile à lire ». Abstraction faite de la question des capacités des rédacteurs, il faut comprendre que cette difficulté tient à ce que les problèmes eux-mêmes sont difficiles, qu'ils ont été par dessus le marché embrouillés à souhait par les conceptions fausses qui ont encore actuellement cours et que, par suite de la longue stagnation idéologique du mouvement, les militants et les ouvriers avancés ont perdu l'habitude de considérer les textes comme des objets de travail pour le lecteur lui-même. Mais il est aussi certain que nous sommes encore loin d'avoir épuisé les possibilités d'être clairs et compréhensibles.

Pour ce qui est du fond, les critiques que nous pouvons nous adresser concernent essentiellement l'indigence de la revue sur les questions programmatiques. Cette indigence reflète le retard de notre propre travail sur ces questions — résultat de la limitation du temps et des forces — mais surtout un ordre de priorité logique inévitable entre l'analyse objective de la société et l'élaboration d'un programme révolutionnaire.

Ce bilan et cette critique montrent à nos yeux que nous avons déjà franchi une étape importante de notre travail. Tout en ayant conscience des limitations et des carences des textes publiés, nous pensons qu'ils forment une base de travail, qui nous permettra à la fois d'alléger les textes à venir, de leur donner un caractère plus concret et plus approfondi et d'accélérer notre élaboration. Toutefois, si nous continuerons à publier des articles théoriques de contenu général, nous savons que l'on ne peut répondre aux problèmes d'une ampleur inégale posés aujourd'hui que par la publication d'ouvrages plus vastes, excédant les cadres d'une revue. Mais nos projets sur ce point sont forcément plus lointains.

Les principaux textes qui seront publiés par la revue s'axeront autour des questions programmatiques. Nous espérons publier dans le prochain numéro un projet provisoire de programme d'ensemble ; des textes sur l'économie socialiste, le parti révolutionnaire, les luttes revendicatives, la question syndicale, la question coloniale et les questions militaires seront publiés par la suite.

Au point de rencontre de ces deux optiques — théorique et programmatique — se situe la critique des théoriciens, ouverts ou camouflés de la bureaucratie, tels que Bettelheim, Burnham, Fourastié ou Friedmann, pour n'en nommer que quelques-uns. Leurs conceptions sur le rôle « progressif » de la bureaucratie, sur le déclin ou la « crétinisation » du prolétariat répandues actuellement — que ce soit sous la forme « savante » ou sous la forme vulgaire — tendent à la fois à justifier l'exploitation bureaucratique et à démoraliser le prolétariat. Répondre à ces conceptions, démasquer la

mystification bureaucratique et montrer le développement des capacités révolutionnaires et socialistes du prolétariat, est une partie essentielle de la lutte idéologique de l'avant-garde.

Nous pensons enfin donner un caractère plus complet et plus approfondi aux Notes sur la situation internationale, et surtout dégager certains aspects concrets de la vie des usines et des luttes ouvrières. Les textes sur les récentes grèves publiés dans ce numéro marquent un début de réalisation de ce projet.

Reste un aspect des plus importants de la vie de la revue, le contact avec les lecteurs. Bien que les résultats de la diffusion de la revue ne soient pas particulièrement brillants, nous ne pouvons pas, si nous tenons compte du caractère de la revue et des conditions politiques actuelles, en être raisonnablement mécontents. Mais ce qui laisse à désirer c'est, beaucoup plus que l'extension de l'influence de la revue, le caractère de cette influence. La grande majorité des lecteurs de la revue semblent la considérer uniquement comme une collection de textes de lecture et ne se posent pas le problème d'un contact politique avec nous. Nous ne saurions incriminer de ce fait personne d'autre que nous-mêmes et, abstraction faite des conditions objectives — qui font actuellement que les militants les plus réfléchis sont en même temps les moins empressés à s'engager dans une action quelconque — nous pensons que le développement de notre travail, reflété dans la revue, apportera un changement dans cette situation. Nous tenons cependant à répéter que la revue est ouverte à ses lecteurs et que nous ne demandons pas mieux que de discuter avec eux lorsqu'ils le demandent.

Nous avons essayé de donner une forme collective et organisée à ces discussions par les réunions des lecteurs. Nous avons rendu compte, dans les numéros précédents, des deux premières réunions qui ont eu lieu avant les vacances. La place nous manque pour rendre compte de la troisième réunion qui s'est tenue après la parution du n° 4 et à laquelle assistaient environ quarante camarades. Le défaut principal de ces réunions a été la place considérable qu'y ont pris les interventions de camarades d'autres groupes de gauche et les discussions doctrinales et parfois stériles qu'elles ont provoquées. Le progrès qu'a marqué notre travail de regroupement fera disparaître les raisons de ce phénomène et nous permettra de donner à ces réunions leur véritable caractère, c'est-à-dire la discussion des problèmes que se pose le public « anonyme » de la revue.

Les réunions sur l'œuvre de Lénine.

Les réunions sur l'œuvre de Lénine, que prévoyait notre plan de travail pour l'année et que nous avons annoncées dans le n° 4 de « Socialisme ou Barbarie », se sont tenues régulièrement depuis le mois de novembre au rythme bi-mensuel qui était prévu. Jusqu'ici les points suivants ont été traités :

- Le 11 novembre : Introduction générale ; méthode à suivre ; caractérisation anticipée du léninisme.
- Le 26 novembre : Le développement du capitalisme en Russie.
- Le 9 décembre : La stratégie du prolétariat dans la révolution bourgeoise-démocratique.
- Le 6 janvier : La conception et la construction du parti révolutionnaire.
- Le 20 janvier : L'analyse de l'impérialisme — aspects économiques et sociologiques.

Le 3 février : L'analyse de l'impérialisme — aspects politiques. La question nationale. Le défaitisme révolutionnaire.

Le 3 mars : La question de l'Etat.

Les exposés qui suivront traiteront des questions ci-dessous :

Huitième exposé, le 17 mars : La révolution de 1917.

Neuvième exposé, le 31 mars : Les tâches du parti après la révolution. Le communisme de guerre.

Dixième exposé, le 14 avril : La III^e Internationale.

Onzième exposé, le 28 avril : La question agraire. La question coloniale.

Douzième exposé, le 12 mai : La discussion sur les syndicats. La NEP.

Treizième et quatorzième exposés, le 26 mai et le 9 juin : « Matérialisme et empiriocriticisme ».

Quinzième exposé, le 23 juin : Les derniers écrits de Lénine. Premières conclusions.

Seizième exposé, le 7 juillet : La signification du Léninisme.

La participation de lecteurs de la revue à ces réunions n'a pas été négligeable, mais elle aurait été sans doute plus satisfaisante si un malentendu n'avait pas existé quant au caractère des réunions. Celles-ci ne sont pas, en effet, des réunions éducatives au sens traditionnel du terme, mais beaucoup plus des réunions de recherche. L'exposé du rapporteur est essentiellement critique, et une grande partie de la réunion est consacrée à la discussion collective des problèmes traités. Le résumé du premier exposé, que nous donnons ici, indique l'esprit dans lequel les problèmes sont abordés au cours de ces réunions.

La nécessité d'étudier l'œuvre et l'action de Lénine découle tout d'abord du besoin pour l'avant-garde de soumettre à un examen critique son héritage du passé ; la confusion qui prévaut généralement sur le rapport entre léninisme et stalinisme rend ce besoin encore plus impératif. Le fait que le léninisme fut, en somme, le premier essai d'une réponse d'ensemble à toutes les questions programmatiques et pratiques qui se posent pour le mouvement révolutionnaire, qu'il s'est le premier placé sur le terrain d'une stratégie et d'une tactique révolutionnaire mondiale, que son action a eu d'un bout à l'autre un caractère exemplaire jamais réalisée à une telle échelle avant ou après, montrent qu'il n'y a pas actuellement d'élaboration possible du programme révolutionnaire sans un bilan clair du léninisme.

Mais cette étude n'est possible qu'en considérant le léninisme comme une phase déterminée du mouvement ouvrier. Celui-ci doit être examiné comme un phénomène historique objectif et les phases de son développement comme exprimant les modifications de l'économie capitaliste et de la place du prolétariat comme force productive essentielle de la société, les transformations de la structure sociale et enfin l'évolution propre de la conscience du prolétariat au cours de sa lutte contre l'exploitation. De ce point de vue, le léninisme se situe indubitablement entre deux phases du mouvement ouvrier, la phase dominée par la bureaucratie réformiste et celle dominée par la bureaucratie totalitaire stalinienne.

Comment caractériser son contenu ? Les conceptions qui voient dans le léninisme une adaptation du marxisme à la situation d'un pays arriéré (gauchistes hollandais) sont visiblement superficielles et incapables d'expliquer précisément son extension et son influence mondiale. La définition donnée par Staline (« Le léninisme est le marxisme de l'époque impérialiste ») est incontestablement beaucoup plus vraie, à condition de concevoir le terme « impérialisme » sous son acceptation limitée, couvrant l'impérialisme classique (1900-1930). En effet, les problèmes auxquels le léninisme

attachait l'importance principale (lutte contre le réformisme, question nationale, révolution bourgeoise démocratique, guerres impérialistes et défaitisme révolutionnaire, etc.) sont des problèmes typiques de cette phase du capitalisme, mais surtout le contenu des réponses qu'il y a données a été déterminé par la structure économique et sociale de l'époque.

Pour caractériser sommairement le contenu idéologique fondamental du léninisme, on ne peut partir que de la contradiction qui existe entre son esprit révolutionnaire et prolétarien dans l'ensemble, et sa conception des rapports entre la classe et sa direction. L'idée léninienne fondamentale de la monopolisation de la conscience socialiste par le parti, d'un corps stable et inamovible de dirigeants révolutionnaires professionnels, l'idée du « contrôle ouvrier » — et non de la gestion ouvrière — comme formulation des rapports du prolétariat avec la production après la prise du pouvoir, aboutissent inéluctablement à une séparation structurelle des dirigeants et des exécutants au sein de la classe et, en tant que telles, contiennent incontestablement le germe de l'idéologie bureaucratique.

La racine de cette contradiction se trouve dans le fait que le léninisme n'a pas de base économique propre. Il ne peut se créer une base économique que soit par la gestion ouvrière — ce qui serait en harmonie avec son contenu révolutionnaire profond, mais contredit sa conception des rapports entre la classe et sa direction —, soit par la dictature sur le prolétariat et la consolidation de la direction de la classe comme bureaucratie totalitaire exploiteuse. Cette contradiction explique à la fois pourquoi le léninisme, en tant que courant prédominant dans le mouvement ouvrier mondial, n'a exprimé qu'une courte phase de transition (1917-1923) et pourquoi son éclatement a donné naissance à des courants (la bureaucratie stalinienne, d'un côté ; les courants oppositionnels d'un autre) qui ont exprimé ou tenté d'exprimer les deux termes antithétiques qu'il contenait.

Nous pouvons pas ici résumer l'ensemble des exposés et des discussions parfois très fécondes qui les ont suivis. Certains de ces exposés pourront former la base d'articles qui seront publiés dans la revue.

Le travail de regroupement.

Nous avons indiqué plus haut dans quel cadre historique et politique se place pour nous la tâche de liquidation de l'héritage politique et organisationnel du passé et de fusion de ses éléments valables au sein d'une nouvelle organisation. Le travail que nous avons entrepris dans ce sens se situe tout d'abord sur le plan français. Il a pris jusqu'ici la forme de discussions entre notre groupe et certains des groupes de gauche existant en France, c'est-à-dire :

— Le groupe bordiguiste français (fraction française de la gauche communiste ;

— Le groupe « Internationalisme », issu du courant bordiguiste dont il s'est séparé il y a trois ans.

— Un groupe français (Union ouvrière internationale) et un groupe espagnol, sortis en 1948 de l'organisation trotskiste sur la base de la conception de la Russie comme société capitaliste d'état et du rejet du mot d'ordre des nationalisations.

Les discussions avec le groupe bordiguiste (F.F.G.C.) ont occupé quatre réunions, dont les sujets étaient : L'évolution actuelle du capitalisme (bourgeoisie et bureaucratie) ; conscience de classe et parti ; la dictature du

prolétariat et la société socialiste ; la perspective révolutionnaire et les tâches actuelles de l'avant-garde. Il est utile d'indiquer ici que nos divergences avec ce que l'on peut considérer comme la position bordiguiste traditionnelle et que l'on trouve exprimée dans la revue « Prometeo », que publie le parti bordiguiste italien, peuvent être résumées dans les points suivants :

1) Tout en utilisant le terme « capitalisme d'Etat » pour caractériser la société actuelle, les bordiguistes lui donnent un contenu qui ne différencie nullement, quant au fond, ce régime du capitalisme traditionnel ; en particulier, ils ne voient ni la modification des lois économiques qu'il entraîne, ni la relève de la bourgeoisie traditionnelle par une bureaucratie qui, tout en personnifiant le capital dans la dernière phase de son histoire, n'en constitue pas moins une couche sociale nouvelle.

2) Tenants de la position léninienne poussée à l'extrême, ils refusent non seulement l'idée d'une évolution autonome de la conscience prolétarienne, mais même l'idée d'un développement des capacités révolutionnaires du prolétariat ; ils font dépendre exclusivement le sort de la classe de la formation et de la politique juste du parti et, considérant ce parti comme la conscience incarnée de la révolution, lui donnent en fait et en droit une souveraineté absolue sur la classe.

3) Ils n'apportent aucune modification au programme bolchévik, se bornant à remarquer que la seule raison de la dégénérescence de la révolution russe se trouve dans la défaite de la révolution internationale et qu'avec un rapport de forces différent sur le plan mondial, le programme de 1917 eut été suffisant et le serait encore.

4) Enfin, ils se refusent à formuler une perspective quelconque et n'envisagent pas comme possible actuellement la construction d'une organisation révolutionnaire (sauf en Italie).

Il est impossible de résumer ici les discussions qui ont eu lieu entre la F.F.G.C. et notre groupe sur ces problèmes. Nous avons quant à nous le sentiment net que ces positions se sont avérées objectivement indéfendables. La preuve en a été offerte par le dégagement, au sein de la F.F.G.C., de deux tendances. L'une, tout en abandonnant plus ou moins la conception bordiguiste sur le « capitalisme d'Etat » et en reconnaissant ainsi implicitement la vérité de nos idées sur cette question, maintient sa position sur les autres questions et pense que s'il faut en discuter, cette discussion ne peut se faire qu'au sein de l'organisation bordiguiste, c'est-à-dire essentiellement avec le P.C.I. italien. L'autre est arrivée à un accord avec nous sur l'ensemble des questions fondamentales et a décidé son unification avec notre groupe. Il a été entendu avec ces camarades que le groupe unifié proposera au P.C.I. italien la continuation de la discussion autour de ces sujets et nous pensons que « Prometeo » et « Socialisme ou Barbarie » pourront fournir le cadre de cette discussion.

Avec le groupe « Internationalisme », nous avons eu une réunion, l'objet de la discussion étant la perspective révolutionnaire et les tâches actuelles de l'avant-garde. Il s'est révélé rapidement qu'avec ces camarades aucun accord n'était possible, car ce qu'ils considéraient comme leurs « positions » — et qui est en fait un assemblage d'affirmations non prouvées, fausses chacune séparément et contradictoires dans leur ensemble — n'aurait jamais pu, n'étaient les conditions de crise et de confusion qui prévalent actuellement, être présenté publiquement comme une plateforme politique d'un groupe marxiste. Il suffit de mentionner que ces camarades basent l'ensemble de leur « conception » sur l'affirmation que depuis 1913 la production se trouve en régression constante et que la société a vécu pendant cette période en mangeant son capital. Ils qualifient d'autre part

d'emblée toute lutte ouvrière — hormis la révolution elle-même — comme réactionnaire. Ces énormités sont la preuve flagrante de la décomposition idéologique — et mentale tout court — à laquelle condamne irrémédiablement certains militants la vie dans des minuscules sectes, dépourvues de tout contact avec la réalité sociale. Nous ne pensons évidemment donner aucune sorte de suite à cette réunion.

L'organisation des réunions, en commun avec l'« Union ouvrière internationale » et le groupe espagnol se heurta à cette difficulté : ces camarades voulaient surtout discuter des questions « pratiques, en vue d'une action commune » et refusaient de placer ces discussions en conclusion d'une série de réunions où les problèmes généraux auraient été clarifiés. Nous avons essayé vainement de leur montrer que cette manière de faire non seulement mettait la charrue avant les bœufs, mais rendait les discussions autour des questions « pratiques » absolument vaines, puisque les problèmes généraux non clarifiés surgiraient inévitablement à propos des problèmes « pratiques » ; qu'en plus, étant donné le caractère actuel de leur groupe et du nôtre, « des discussions en vue d'une action commune » n'était qu'une expression académique pour dire des discussions en vue de rien du tout. Ils n'en ont rien voulu entendre et demandèrent que l'on discute : 1° du stalinisme, 2° de l'attitude face aux luttes actuelles. Autrement, ils refusaient les discussions. Nous avons commis l'erreur de nous plier à cet ultimatum et la première discussion qui a eu lieu (sur le stalinisme) a prouvé par l'absurde le caractère correct de notre orientation. Aucune clarification n'est sortie de cette discussion, où tous les problèmes (nature de l'économie et de la société russes, nature des partis staliniens, régression ou développement des forces productives, caractère professif ou réactionnaire de ce développement, transformation du prolétariat « en une classe d'esclaves » affirmée par le camarade Munis, etc., etc.) ont été embrouillés à souhait. Nous avons décidé, en conséquence, de n'accepter de nouvelles discussions que si un programme rationnel de discussions est adopté.

Les résultats positifs déjà acquis de ce travail, dans le secteur où ce travail a été bien fait (avec la F.F.G.C.) ne nous empêchent pas de voir qu'il s'agit d'un simple commencement. Il nous faudra porter ce travail sur le plan international, qui est son véritable plan. D'autre part, en France même, il faudrait l'élargir, car il est essentiel de regrouper toutes les forces se trouvant, selon l'expression conventionnelle, « à gauche du stalinisme », sur des bases idéologiques et programmatiques claires. En laissant de côté les organisations anarchistes — dont la confusion politique congénitale ne permet d'envisager le problème autrement que comme l'assimilation d'individus ayant fait l'expérience de l'anarchisme — la question qui reste ouverte est la question du courant trotskiste. Il est évident que ce courant n'est pas assimilable en tant que tel par une nouvelle organisation révolutionnaire qui serait créée, car il est fondé sur des bases politiques depuis longtemps inacceptables et il se plonge de plus en plus dans un opportunisme bureaucratique irrémédiable. Dans la période actuelle, il ne peut là aussi s'agir que de militants individuels prenant conscience du caractère profondément opportuniste du trotskisme actuel. La faillite inévitable de la politique titiste de la IV^e Internationale accélérera cette prise de conscience, en attendant l'éclatement définitif de cette organisation au moment de la troisième guerre mondiale.